

L'oxymore

« Entre deux mots pourquoi faut-il toujours choisir le pire ? »



● Lorsqu'un peuple ne sait plus très bien ce qu'il est et où il va, il a une fâcheuse tendance à devenir inintelligible. Les « lettrés » se plaisent alors à jouer avec les mots et les choses simples de la vie deviennent la plupart du temps incompréhensibles. En langage ordinaire on appelle cela « se faire des nœuds au cerveau ». Les linguistes connaissent bien cette *pathos* qui consiste, quand on a peur de l'avenir, à faire du déni de réalité en jouant sur des mots qui se contredisent. Le résultat donne une rhétorique rassurante qui confine alors les sociétés dans une forme d'indolence pathétique qui s'avère toujours suicidaire à terme. Pourtant Georges Sand nous avait prévenu lorsqu'elle écrivait « *qu'en France... les mots ont plus d'empire que les idées* ».

Un jour mon éditeur m'a illustré cette forme de schizophrénie ambiante en me proposant un titre que je trouvais totalement aberrant sur le fond : La Fin du Risque Zéro. Je lui ai immédiatement rétorqué qu'une telle formulation était impossible, qu'il n'y a pas de « risque zéro » et que donc il ne peut pas y avoir ni de début, ni de fin à cette imposture sémantique. Il m'a répondu avec son sourire malicieux cette phrase magnifique « *certes vous avez totalement raison, mais l'oxymore est à la mode et il a toutes les vertus marketing dans une société qui cultive l'aversion aux risques et qui veut du « zéro mort!* ». Le bougre avait raison ! « L'oxymore » règne en maître et je ne cesse de voir sa perfidie imprégner la moindre pensée, inhiber la moindre réflexion, paralyser la moindre initiative.

Qu'est ce que « l'oxymore » ? Une figure que les littéraires connaissent bien et qui consiste à associer deux termes contradictoires. C'est cette « obscure clarté » déclamé par le Cid de Corneille ou ce « silence assourdissant » de Baudelaire. Cette figure de rhétorique est souvent utilisée par les poètes pour révéler le paradoxe d'une situation. Mais aujourd'hui ce sont nos technocrates qui semblent en user et en abuser. Cette inflation d'aphorismes devrait nous inciter à nous interroger sur le sens de certaines formules à priori très emblématiques,

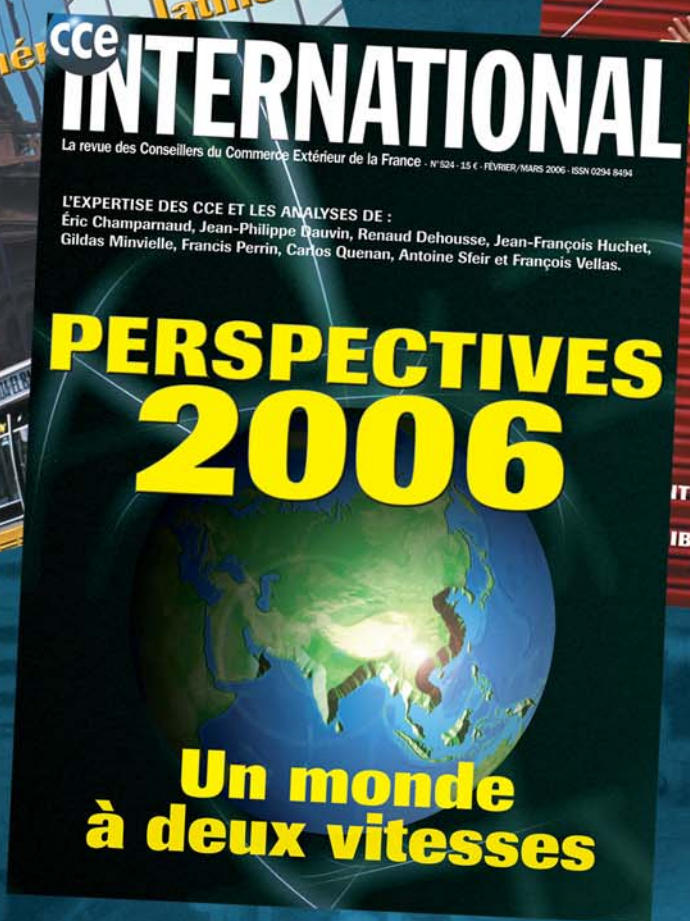
que personne n'est vraiment en mesure de définir et qui laissent souvent perplexe sur leur véritable finalité.

Actuellement tout le monde parle de « patriotisme économique ». Ce terme est en soi une aberration. L'économie n'a pas pour fonction première d'être « patriotique ». Encore moins quand elle est mondialisée et globalisée comme c'est le cas aujourd'hui. Et peut-on limiter le patriotisme aux simples échanges marchands et financiers surtout quand ils prennent la forme d'opérations dématérialisées qui s'affranchissent de la notion de territoire. Cela n'a rien à voir avec la défense de la patrie (du « pays du père » au sens latin) et de valeurs collectives qui sont bien circonscrites dans l'espace et dans le temps. Dans le même ordre d'idée, « l'Intelligence économique » fait partie de ces mots composés à la mode. Il a même généré des déclinaisons subtiles avec « Intelligence stratégique », « Intelligence territoriale », « Intelligence compétitive »... comme si le Renseignement, qui est la traduction littérale du terme anglo-saxon *Intelligence*, avait un territoire ou un usage spécifique alors qu'il s'agit d'une méthode qui s'affranchit justement des catégories. Il y a là une supercherie sémantique qui permet à nouveau à quelques experts de complexifier et de rendre a priori inaccessible ce qui est en fait très simple, vieux comme le monde et qui devrait être de l'ordre de l'éducation permanente de chacun. L'offensive réussie de Mittal sur Arcelor est une bonne illustration des limites opérationnelles de ces nouvelles « appellations contrôlées ». Rien ne sert de se complaire dans des incantations hermétiques quand il s'agit de traiter au quotidien des rapports de force élémentaires.

La dérive la plus sublime a sûrement été atteinte avec le « développement durable » qui est devenu le nouveau titre de noblesse du moment pour être bien introduit dans tous les salons respectables. Or tous ceux qui font du développement savent que celui-ci ne peut pas être durable. C'est à nouveau un non sens. Un développement suit une courbe de vie qui n'est pas continue mais exubérante par essence. Il



Xavier Guilhou



Abonnez-vous
1 an - 5 numéros + 1 numéro spécial
pour 70 € seulement



**Oui, je m'abonne pour 1 an, au prix de 70 euros ttc (TVA 2,10%)
(étudiants 35 euros) soit 5 numéros + 1 numéro spécial**

J'adresse un chèque libellé à l'ordre de CCE Communication à :
CNCCEF 22, av. Franklin-Roosevelt - BP 303 - 75365 Paris cedex 08
Tél : 01 53 83 92 92 - Fax : 01 53 83 92 99 - email : abonnements@cnccef.org

Nom : Prénom :
Société : Fonction :
Adresse : Code postal :
Ville : Pays : Tél : Fax :

est le fruit d'une naissance, d'une émergence, d'une reconnaissance et connaît en finale une phase inexorable de mortalité. C'est un processus quasiment biologique qui ne peut pas s'éterniser. L'inverse supposerait que nous soyons en mesure d'arrêter le cours du temps en enfermant la vie dans un schéma linéaire qui serait totalement maîtrisé. Mais il se peut que cette expression exprime tout simplement les travers de notre croyance et prétention prométhéenne à installer l'humanité dans un progrès permanent et une modernité parfaite. Je pourrai ainsi multiplier les exemples de mots composés qui devraient nous interpeller sur le fond tel « libre-échange », « commerce équitable », ... Le plus excentrique me semble être le dernier à la mode avec le terme « d'égalité des chances ». ... Si la chance avait des vertus égalitaires, cela se saurait depuis longtemps. Nous sommes à nouveau très loin de cette analyse de Pasteur pour qui « la chance : c'est 95% de travail et seulement 5% de hasard ». L'inversion du postulat justifie au moins la création d'un ministère... à défaut de véritable vision face aux grandes mutations du monde. Cette dérive se traduit de plus en plus par l'indignation de grandes signatures mondiales qui nous reprochent d'être devenus incompréhensibles. C'est ainsi que Ana Palacio¹ écrivait récemment : « ... La France a toujours été un modèle de liberté, d'innovation, de clarté rationnelle. Les idées issues de France ont exercé une force d'attraction irrésistible dans le monde entier de par sa clarté rayonnante. Nous sommes nombreux à espérer que les politiques français recommencent à parler avec clarté pour transmettre des idées suggestives. L'Europe a besoin que la France redevienne une référence pour l'avenir ». Le regard des autres est toujours impitoyable !

Fort de ce constat je me suis donc amusé à taper à la porte de ma voisine chinoise. Dans un premier temps je lui ai demandé si elle pouvait me traduire ces expressions. Impossible ! Aucun idéogramme ou figures de style ne permettent de rendre compte de notre vision complexe des choses de la vie. Ce qui est peu dire,

quand on connaît la subtilité et les possibilités de la langue chinoise. Je lui ai demandé par la suite de me dire si elle comprenait ces terminologies. Non seulement elle ne comprend pas ce que nous cherchons à dire, mais elle n'en voit surtout pas l'intérêt. Pour elle le patriotisme se suffit à lui-même. Il n'a pas besoin de suffixe économique, social, fiscal... pour exister. Il représente la valeur intrinsèque

Face aux Barbares, le Sénat, disait Sénèque, «discourait sans rien décider». Nous sommes quasiment dans la même situation

et la capacité de survivance d'un peuple, d'une nation. Le transformer en « oxymore », cela signifie pour elle que nous n'avons plus de valeurs à défendre mais seulement des logiques catégorielles ou corporatistes à préserver.

De même, « Intelligence » se traduit par « Renseignement » et ce mot suffit à lui-même. Pourquoi en limiter ou en détourner le sens ? Pourquoi avoir peur de dénommer ce qui fait la clé de toute stratégie depuis des millénaires. Elle m'a renvoyé à Sun Tsu et à Confucius qui ont écrit de très belles pages sur ce sujet. Elle a poursuivi ainsi sa démonstration autour des mots « Développement », « Commerce » pour finir sur celui de « Liberté ». C'est à ce moment que j'ai compris que nos sociétés, qui prétendent tant défendre des valeurs universelles, étaient paradoxalement devenues victimes d'une nouvelle forme de totalitarisme sémantique et bureaucratique avec ces mots vidés de leur sens originel qui prennent en otage nos cerveaux. Sa conclusion fut cinglante : « Vous autres Occidentaux, vous avez les moyens de compliquer les choses et vous aimez cela... Nous, nous n'avons pas le temps, ni les moyens, alors nous appelons les choses comme elles le sont ou doivent l'être, car il nous faut aller vite désormais... Pour y arriver : nous n'invoquons pas la chance, nous travaillons ! Nous faisons tout simplement du commerce et pour cela nous faisons du renseignement ! Et comme nous voulons vous rattraper, nous sommes

patriotes... ! ». Fermer le ban ! Face à cette épreuve de vérité, elle me fait penser alors à ce mot sublime de l'humoriste Raymond Devos : « j'économise ma salive, je ne dis plus qu'un mot sur deux ».

Pendant ce temps nous passons de colloques en symposiums où des armées d'experts essayent d'expliquer à des états majors publics et privés qui s'ennuient comment s'occuper avec de nouveaux jeux de mots, alors que de « nouveaux entrants » sont en train d'inventer partout dans le monde de nouvelles règles d'affrontements, avec de nouvelles méthodes de conquête en utilisant des mots simples dont les vertus sont connues depuis des mil-

lénaires. L'inflation d'oxymore dans les discours de nos dirigeants est le signe avant-coureur d'une perte de sens de nos sociétés opulentes et indolentes. Seuls les peuples en survivance ou en conquête savent utiliser des mots simples compris et partagés par tous. Sénèque avait très bien illustré le propos lorsqu'il disait que le Sénat face aux Barbares « passait son temps à se réunir pour discourir mais ne décidait plus ». Finalement nous sommes quasiment dans la même situation. Notre agitation médiatique ne peut pas faire longtemps illusion, elle ne fait que masquer notre défaut d'ambition et notre autisme pathétique. Ionesco l'avait senti lorsqu'il écrivait que dorénavant « le mot ne montre plus, le mot bavarde, le mot est littéraire, le mot est une fuite, le mot empêche le silence de parler, le mot assourdit... ». Peut-être devrions-nous faire comme Valéry lorsqu'il suggère qu'« entre deux mots il faut choisir le moindre ». Alors autant choisir celui qui a le plus de sens, d'espérance et d'avenir. ●

Xavier Guilhou
CCE 75

<http://www.xavierguilhou.com>

¹) Ana Palacio est vice-présidente et conseillère juridique de la Banque mondiale, présidente de la commission des Affaires européennes du Parlement espagnol, ancien ministre espagnol des Affaires étrangères. Cf. article dans le Figaro - débats opinions - du mardi 18 juillet 2006 : « L'Europe a grand besoin d'une France au discours clair ».